

R.P. 155

NOUVELLE SÉRIE — N° 25

14<sup>e</sup> Année — 1<sup>er</sup> Janvier 1909



# La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **G. DEHERME**



—•••—  
SOMMAIRE :

- G. DEHERME . . . . . *Auguste Comte et son œuvre. Le Positivisme.*  
SAINT-ALBAN . . . . . *Newman.*  
PAR TOUS . . . . . *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*  
G. DEHERME . . . . . *Les Livres qui font penser.*

HORS TEXTE :

*Portraits d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux.*

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

**BERNARD GRASSET, ÉDITEUR**

7, rue Cornelle, 7

Bibliothèque Maison de l'Orient



125721

LA  
**Coopération des Idées**

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

---

**ABONNEMENT** : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

*Adresser toutes les communications concernant  
la Rédaction et l'Administration à*

**M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)**

---

## A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

---

## L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — **L'Union Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.*

*Etranger, 6 fr.*

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

---

## LE COURRIER DE LA PRESSE

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Directeur : **A. GALLOIS**

---

*Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour*



# La Coopération des idées



## Auguste Comte et son œuvre

### LE POSITIVISME

Ce n'est pas en critique, mais en disciple, comme il convient, avec une pieuse vénération, que je vais évoquer la vie sainte et rappeler l'œuvre salvatrice d'un immortel héros, le plus grand de tous, le plus complet, par l'esprit, par le caractère comme par le cœur, Celui qui fut, à la fois, Aristote et saint Paul : AUGUSTE COMTE.

#### SA VIE. SES ÉCRITS.

Il naquit, à Montpellier, le 19 janvier 1798. Son père, fonctionnaire, était royaliste. Sa mère, née Rosalie Boyer, était catholique fervente. Auguste Comte s'est reproché, plus tard, de ne l'avoir pas assez chérie.

Il est vrai qu'à l'âge où la sensibilité s'éveille, à neuf ans, il fut placé comme interne au lycée de

Montpellier, c'est-à-dire «soustrait au cours ordinaire des émotions domestiques par une funeste claustration scolastique ».

Doit-on l'attribuer aux propres réflexions de l'enfant ou aux suggestions de professeurs voltairiens ? Bientôt, malgré toutes les objurgations et les punitions, il se refuse aux pratiques religieuses et il se déclare républicain.

Ayant terminé ses études classiques, il est admis à l'École polytechnique, en 1813, le premier sur la liste de l'examineur de la région, Francoeur, une année avant l'âge prescrit par les règlements. Il emploie cette année en suppléant son professeur Daniel Encontre, malade, pour le cours de mathématiques spéciales au lycée.

A l'École polytechnique, d'après J. Bertrand, il est considéré par tous comme « la plus forte tête de la promotion ».

Mais, en 1816, à la suite de troubles, l'École est licenciée. Il suit alors les cours de la Faculté de médecine de Montpellier.

Malgré ses parents, il revient à Paris. Pour vivre, il donne des leçons de mathématiques. Pendant trois semaines, il est secrétaire de Casimir Périer.

Cependant, il poursuit ses études. Sa faculté de travail, sa mémoire sont prodigieuses.

Il accumule ses matériaux encyclopédiques. Déjà, il marque ce qu'il sera.

Sa première publication semble avoir été un opuscule daté de juin 1816, intitulé : *Rapprochement entre le régime de 1793 et celui de 1816 adressé au peuple français*, où il dénonce les violences des Trestaillons de la Terreur blanche.

En 1817, dans une autre « vaine publication »,

restée introuvable, il formule : « Tout est relatif, voilà le seul principe absolu. »

C'est en 1818 qu'il entre en relations avec le comte H. de Saint-Simon. Pour un recueil périodique dirigé par celui-ci, *la Politique ou Essai sur la politique qui convient aux hommes du dix-neuvième siècle*, Auguste Comte écrit quelques articles : « de la liberté de la presse » ; « du budget »...

On sait ce que fut le saint-simonisme. Saint-Simon, élève de d'Alembert, avait tous les défauts des Encyclopédistes sans en avoir les qualités. C'était un génie déséquilibré, un esprit tumultueux et confus, une âme obscure. La plupart de ses disciples, avec Enfantin pour chef, se ridiculisèrent dans les mascarades équivoques de Ménilmontant, les autres se lancèrent dans les grandes affaires industrielles et financières.

S'il n'a rompu tout à fait avec Saint-Simon qu'en 1824, dès 1821 Auguste Comte s'en était détaché. Il ne lui doit rien, sinon un retard dans son développement. C'est au début de ses relations avec Saint-Simon, pendant la très courte période où il en subit l'influence, qu'il eut quelques défaillances des sens. Plus tard, dans le *Catéchisme positiviste*, il écrira que c'est l'enthousiasme qui, alors, le préserva de « la démoralisation sophistique » à laquelle l'exposaient « les séductions passagères d'un jongleur superficiel et dépravé ».

Cependant, en 1819, il écrit, sur la constitution de la politique en science positive, *Séparation générale entre les opinions et les désirs*. L'année suivante, paraît une *Sommaire appréciation du passé moderne*.

Son *Plan des travaux scientifiques nécessaires*

*pour organiser la société* date de 1822. Il fut réimprimé en 1824, après sa rupture définitive avec Saint-Simon, sous le titre, qu'il a déclaré plus tard « prématuré », de *Système de politique positive*. C'est dans cet opuscule qu'il formule, pour la première fois, la loi des trois états qui fonde la sociologie : « Par la nature même de l'esprit humain, chaque branche de nos connaissances est nécessairement assujettie dans sa marche à passer successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif; l'état métaphysique ou abstrait; l'état scientifique ou positif. » Dans sa première leçon du *Cours de philosophie positive*, il ajoutera : « En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher dont le caractère est essentiellement différent, et même opposé : d'abord la méthode théologique; ensuite la méthode métaphysique; enfin la méthode positive. De là trois sortes de philosophies ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes qui s'excluent mutuellement. La première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine, la troisième son état fixe et définitif : la seconde est uniquement destinée à servir de transition. »

C'est après un travail de cinq nuits successives, de 7 heures du soir à 10 heures du matin, que furent établies les bases du système de politique positive. Voilà un moment mémorable de l'histoire humaine ! Les conséquences n'en seront jamais épuisées.

Pour Auguste Comte même, cette découverte des lois sociologiques va lui « procurer, dès l'âge de vingt-quatre ans, une véritable unité cérébrale, en faisant intimement converger les deux ordres de tendances,

scientifiques et politiques », qui l'avaient jusqu'alors partagé.

Dans ses *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants*, il revient sur la loi des trois états, plus spécialement en ce qui concerne les sciences, et il préconise la formation d'un corps de savants philosophes pour prendre la direction spirituelle au nom de la science positive.

Des *Considérations sur le pouvoir spirituel*, il dira lui-même : « Dès 1826, mon travail décisif sur le pouvoir spirituel avait hautement voué l'ensemble de ma vie à fonder une autorité théorique vraiment digne de diriger l'entière régénération des opinions et des mœurs, en remplaçant définitivement le monothéisme épuisé. Ainsi se termina mon début septennaire, commencé en 1820, par ma première coordination du passé moderne. »

La préparation encyclopédique indispensable à sa « mission sociale » est achevée. Son « ardeur rénovatrice » le poussera aussitôt « vers la construction directe de la doctrine destinée à terminer l'immense révolution occidentale ».

L'époque est favorable. A la fin de sa vie, Comte rappellera que pendant sept ans, de 1821 à 1828, ce fut « le plus honnête, le plus noble, et le plus libéral de tous les régimes » sous lesquels il a vécu.

C'est en 1825, après une méditation continue de quatre-vingts heures qu'il conçoit le plan général de la philosophie positive. Sans doute, Georges Leroy parlait déjà de « science positive » au dix-huitième siècle; Saint-Simon, de « philosophie positive » dès 1802; mais, comme l'a fait remarquer judicieusement Pierre Laffitte, « il y a loin entre une proposition entrevue et une proposition démontrée ».

En avril 1826, chez lui, Auguste Comte commence son cours, devant les premiers savants du temps, parmi lesquels Alexandre de Humboldt, Poinsoot et de Blainville.

Malheureusement, il venait de se marier avec Caroline Massin, dont la nature morale était loin d'être au niveau d'une vive intelligence. Ce fut, a déclaré Comte, « la seule faute vraiment grave de ma vie ». Un an après cette union fâcheuse, « par un fatal concours de grandes peines morales résultées de cette union et de violents excès de travail », après la troisième séance de son cours, il eut un grave accès d'aliénation mentale qui nécessita son internement dans la maison de santé d'Esquirol. Le traitement médical ne fit qu'empirer le mal. Après que les médecins l'eussent déclaré incurable, il fut rendu aux siens le 26 novembre 1826. Ceux-ci déjouèrent une tentative de suicide et, grâce à leurs soins affectueux, Auguste Comte guérit rapidement.

Et si bien, qu'en 1828 il put écrire, d'après l'observation de son propre cas, un *Examen du traité de Broussais sur l'irritation et la folie*.

Néanmoins, après l'effort considérable qu'exigèrent la préparation de la sociologie positive en 1838 et celle de la politique positive en 1845, il aura encore deux crises cérébrales, bien moins graves toutefois, qu'il surmontera aussitôt par une forte volonté et avec une hygiène mentale et morale appropriée.

Le 4 janvier 1829, il rouvrit son cours auquel assistèrent Navier, Poinsoot, le baron J. Fourier, de Blainville, Broussais, Esquirol, Binet, etc...

Son *Cours de philosophie positive* en six volumes fut élaboré de 1830 à 1842 : I. Les préliminaires généraux de la philosophie mathématique (1830). —

II. La philosophie astronomique et la philosophie physique (1834-1835). — III. La philosophie chimique et la philosophie biologique (1835). — IV. La partie dogmatique de la philosophie sociale (1839). — V. La partie historique de la philosophie sociale, en tout ce qui concerne l'état théologique et l'état métaphysique (1840-1841). — VI. Le complément de la partie historique de la philosophie sociale et les conclusions générales (1841-1842).

Ce grand ouvrage lui valut les premières adhésions de Lewes et Stuart Mill en Angleterre, du comte de Stirum en Hollande, de Littré en France.

Cependant il est aux prises avec les difficultés ordinaires de la pauvreté. La corporation des intellectuels universitaires et académiques, des spécialistes desséchés, la « pédantocratie », comme il l'appelle, tentera de le réduire par la faim. A son foyer, il n'a aucun réconfort à attendre d'une femme indigne de lui. C'est la persécution qui commence. Il faut qu'elle ait son rôle dans ce drame. Auguste Comte serait moins grand s'il n'avait pas été éprouvé.

D'abord, il donne des leçons particulières de mathématiques. En 1832, sur la proposition de son ami Navier, il est nommé répétiteur d'analyse et de mécanique à l'École polytechnique, puis, en 1837, examinateur d'admission. « Cette fois encore, dit J. Bertrand, un de ses plus perfides ennemis, il excita l'admiration. Les examens de 1837 sont restés légendaires ; on les citait comme un modèle de sagacité et de finesse. Comte apportait une série de questions bien choisies, recueillies pendant vingt années d'enseignement, assez simples pour que tout élève bien instruit pût improviser une solution, assez complexes pour que les meilleurs trouvassent l'occasion

de montrer leur supériorité, assez ingénieusement semées de pièges pour que les plus habiles atteignissent seuls le but, sans avoir trébuché sur la route. La salle d'examen était, dès le matin, remplie d'auditeurs, plus d'un maître y venait pour s'instruire, plus d'un curieux désintéressé prenait plaisir aux drames ingénieux que Comte faisait naître. On avait rencontré l'examineur sans défaut. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1<sup>er</sup> décembre 1896).

Il fut pourtant révoqué de ces deux fonctions, malgré les ministres Soult et Lamoricière : de celle-ci en 1844 et de celle-là en 1852.

Entre temps, il pose sa candidature à une chaire d'analyse et de mécanique pour laquelle tout le désigne : notamment, il avait occupé cette chaire parsuppléance, et le pédantocrate Bertrand convient lui-même que le succès fut éclatant. Aussi, ajoute celui-ci, « les élèves ne comprenaient point qu'on voulût leur donner un autre maître. Le directeur des études, le physicien Dulong... déclarait ses leçons admirables. La sympathie des élèves lui était acquise. Par une démarche sans précédent, qui jamais ne s'est renouvelée, ils envoyèrent deux délégués, chez chacun des membres du conseil, solliciter en faveur d'Auguste Comte. » En outre, il avait publié, en 1843, un remarquable *Traité de géométrie analytique*. On lui préféra pourtant, par deux fois, quelques vagues spécialistes, qui ne doivent qu'à cette circonstance de n'avoir pas été tout à fait oubliés.

Cette basse persécution, qui se poursuit ensuite par une odieuse conspiration du silence et, quand le silence ne fut plus possible, par une dénaturaison de la doctrine régénératrice, eut néanmoins une heureuse conséquence.

Quand le Maître fut sans ressources, ses admirateurs, à l'instigation de Littré, créèrent le subsidé positiviste, par souscription annuelle. Dès lors, Auguste Comte put consacrer tout son temps au sublime apostolat qu'il avait assumé.

Sa femme avait déserté plusieurs fois le domicile conjugal, et il lui avait pardonné. Pourtant, en 1842, il la prévint qu'il ne la recevrait plus si elle récidivait encore. C'est ainsi qu'eut lieu la séparation définitive. Le calme, sinon la tendresse féminine, était nécessaire à ses méditations. Il assura une pension suffisante à Caroline Massin qu'il chargea ses disciples de continuer après sa mort.

Auguste Comte avait été l'un des fondateurs de l'Association polytechnique, en 1830, et il fit, sous les auspices de cette œuvre d'enseignement populaire un cours public et gratuit. Son *Traité philosophique d'astronomie populaire*, qui a pour préambule le *Discours sur l'esprit positif*, réimprimé à part, est le résumé de ce cours (1844).

C'est en 1845 qu'il fait connaissance de Clotilde de Vaux. Sa carrière intellectuelle s'ouvrit en 1822, par la découverte de la loi des trois états, et il aura été Aristote ; sa carrière religieuse va s'ouvrir maintenant, et il sera saint Paul.

Qu'est donc Clotilde de Vaux, qui aura été pour Comte ce que fut Laure pour Pétrarque, Béatrice pour Dante, — avec tout ce qu'Auguste Comte est de plus que Pétrarque et Dante ?

Clotilde de Vaux est une jeune femme distinguée qu'un malheur immérité a sanctifiée. Mais ces victimes touchantes ne sont pas exceptionnelles. Ce qui la place si haut, et l'immortalise, c'est ce qui est inexprimable, mais ce qui est, le culte que le Maître

lui voua, l'influence morale qu'il reconnaît en avoir subie, malgré la brièveté de leurs relations.

Elle décéda, un an après leur rencontre, le 5 avril 1846, à 32 ans.

Ce que nous connaissons de Clotilde de Vaux nous montre une jeune femme d'une délicieuse sensibilité, où domine la bonté, et d'une intelligence ouverte, où prévaut la soumission.

Dans une nouvelle, *Lucie*, qu'Auguste Comte a pieusement reproduite en tête du premier volume de sa *Politique*, elle écrit, faisant allusion à sa pénible situation : « Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent. » Elle a dit aussi : « Il faut à notre espèce plus qu'aux autres des devoirs pour faire des sentiments. » Avec Auguste Comte, elle revenait souvent sur ce sujet : « On se lasse de penser et même d'agir : jamais on ne se lasse d'aimer. »

Elle avait lié sa vie à un infâme, et toute sa jeunesse en avait été flétrie. Mais elle ne prenait pas prétexte de cet accident pour attaquer l'institution du mariage. « Victime innocente d'un sort exceptionnel, écrit Comte dans sa dédicace de la *Politique*, tu reconnus dignement que l'indispensable généralité des règles sociales ne doit pas être jugée d'après leurs douloureuses anomalies. Malgré tes injustes souffrances, ta haute raison apprécia bientôt les déclamations frivoles ou sophistiques qui, exclusivement attentives à quelques maux incontestables mais accessoires ou fortuits, entraînent aujourd'hui à altérer radicalement la pureté et la consistance des principaux sentiments humains. »

Quelques minutes avant d'expirer, elle disait : « Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité ! »

Il s'en est souvenu.

« Ah ! si ma raison pouvait jamais rétrograder jusqu'à cet état théologique qui ne convient qu'à l'enfance de l'humanité, écrit-il encore dans sa dédicace, cette catastrophe suffirait pour me faire rejeter avec indignation l'optimisme providentiel qui prétend consoler nos misères en nous prescrivant la stupide admiration des plus affreux désordres. Toi, victime toujours innocente, qui presque jamais ne connus de la vie que ses plus intimes douleurs, tu es frappée au moment où commençait enfin ton digne bonheur personnel, étroitement lié à une haute mission sociale ! Et moi-même, quoique moins pur, méritais-je, après tant d'injustes souffrances, d'être ainsi frustré de la tardive félicité réservée à une existence solitaire, constamment vouée, dès le début, au service fondamental de l'humanité ? »

Mais il l'a associée subjectivement à son apostolat, et tous les hommes de tous les temps les confondront dans la même vénération.

Le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, préambule de la *Politique*, parut en 1848, avec l'épigraphe: « Réorganiser sans Dieu ni roi, par le culte de l'Humanité ».

C'est de 1851 à 1854 que fut imprimé l'ouvrage capital d'Auguste Comte, où converge toute sa pensée et tous ses efforts, le *Système de politique positive instituant la religion de l'humanité*, en quatre volumes : I. Discours sur l'ensemble du positivisme et introduction fondamentale (1851). — II. Statique sociale ou traité abstrait de l'ordre humain (1852). — III. Dynamique sociale ou traité général du progrès humain (1853). — IV. Tableau systématique de l'avenir humain (1854).

L'essentiel était fait. Néanmoins, l'*Appel aux con-*

*servateurs*, complément du *Catéchisme positiviste* (1852), paraît en 1855. Celui-ci s'adressait aux gouvernés, surtout aux femmes et aux prolétaires; celui-là aux gouvernants.

En 1856 est édité le premier volume de la *Synthèse subjective ou Système Universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité* : « Système de logique positive ou Traité de philosophie mathématique ». Ce fut aussi le dernier. Les deux autres volumes restaient à écrire quand il mourut le 5 septembre 1857. Ces deux volumes, dont il n'a laissé que les plans, devaient être : II. Traité de morale théorique, instituant la connaissance positive de la nature humaine, et de morale pratique ou théorie positive de l'éducation; III. Système d'industrie positive ou traité de l'action totale de l'humanité sur la planète.

Il avait 59 ans. Il lui restait donc près de « dix années de pleine vigueur cérébrale avant de prendre une sage retraite ». Et dans ces dix années, il se proposait d'élaborer, outre les deux derniers volumes de sa *Synthèse subjective*, une *Philosophie première*, expliquant les lois générales de l'entendement et les lois universelles du monde, et une *Philosophie troisième* opérant la coordination scientifique de la raison concrète.

Auguste Comte a été inhumé au Père-Lachaise. Son appartement, 10, rue Monsieur-le-Prince, où il habitait depuis seize ans, a été conservé dans le même état. Il est resté un but de pèlerinage pour tous ceux qui savent reconnaître ce qu'ils doivent aux grands serviteurs de l'Humanité.

## II

## SES DISCIPLES.

Le Maître avait chargé de l'exécution de son testament treize de ses disciples, sous la présidence de Pierre Laffitte.

Un seul survit. C'est le vénérable docteur Georges Audiffrent. Depuis soixante ans, sa foi n'a rien perdu de son ardeur. On salue cette rare persévérance.

Né le 22 juillet 1823, à Saint-Pierre (Martinique), Georges Audiffrent fut élève à l'École polytechnique de 1842 à 1845, alors qu'Auguste Comte était encore répétiteur. L'élève étudia les six volumes de la *Philosophie*, et il devint un disciple. C'est sur le conseil de Comte, qui lui témoigna toujours une paternelle affection, et sous sa direction, qu'Audiffrent entreprit ensuite ses études médicales. En 1854, celui-ci prouva son dévouement en se chargeant des frais d'impression du quatrième volume de la *Politique*.

Le disciple resta auprès du Maître durant la maladie qui devait l'emporter et il reçut ses ultimes pensées.

On doit au docteur Georges Audiffrent quelques ouvrages remarquables : *Le cerveau et ses maladies*; *Appel aux médecins*; *Théorie de la vision*, etc., et de nombreux opuscules de propagande.

Aujourd'hui, malade, dans un petit village de Vaucluse, l'éminent vieillard, oubliant ses souffrances, n'exprime à ses amis que le regret de n'avoir pu faire tout ce qu'il eût voulu pour la religion de l'Humanité.

Auguste Comte avait désigné Pierre Laffitte pour présider l'exécution testamentaire. Les positivistes le

reconnurent ensuite pour leur Directeur. Malgré quelques protestations, puis de déplorables scissions, il exerça ce ministère presque jusqu'à sa mort, survenue le 4 janvier 1903. Pendant les derniers mois, M. Charles Jeannolle, désigné par lui, le remplaça.

Pierre Laffitte aura été certainement un des cerveaux les plus remplis et les mieux organisés de ce temps. Il savait tout ce qu'il est utile de savoir, dans toutes les sciences, et même un peu plus. Éloquent, spirituel, voire sarcastique, c'était un excellent diffuseur d'idées, un filtreur d'abstractions sans pareil. Il ne fut pas, malheureusement, à un égal degré, et même à aucun degré, un susciteur d'enthousiasmes, un propulseur d'énergies.

Pauvre comme son Maître, contraint à courir le cachet des leçons de mathématiques pour vivre, il accepta simplement un poste de devoir, en se refusant dès lors, à jamais, toutes les satisfactions d'ambition et de fortune auxquelles il pouvait prétendre. Par là, quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur son action, il a droit au respect de tous, et particulièrement des positivistes.

Certes, il eût pu jouer un rôle brillant et profitable, dans les premiers temps de notre République surtout, celui que Gambetta et Jules Ferry venaient consulter sur les grands problèmes que soulevaient alors l'organisation démocratique et l'éducation publique à entreprendre. Ce hautain désintéressement d'un philosophe qui ne se piquait point de stoïcisme fait passer quelques insuffisances de caractère, voire quelques erreurs de sentiment.

Il a manqué à Pierre Laffitte ce qu'Auguste Comte avait tant, ce qu'on retrouve si bien chez son vieux fidèle Audiffrent, l'élan du cœur, la flamme qui

échauffe les âmes, l'amour qui exalte les dévouements. N'est-ce pas en cultivant surtout le dévouement que le positivisme renonce à la dévotion ?

Pierre Laffitte avait une nature d'intellectuel. Il a beaucoup plus admiré Auguste Comte qu'il ne l'a aimé vraiment. C'est avec son cerveau, parce qu'il était très intelligent, bien supérieur à Littré, qu'il s'est voué à une doctrine d'altruisme, à la religion de l'Humanité, non avec son cœur. Il est resté célibataire, et c'est fâcheux : la douceur d'une influence féminine lui fit défaut. Or l'intelligence guide mal les actes, lors même qu'elle s'élève assez pour entendre qu'elle se doit soumettre. Auguste Comte avait bien vu le point faible de cette nature d'élite : tout en reconnaissant les grandes qualités de Pierre Laffitte, plusieurs fois il avait exprimé la crainte que son caractère ne fût pas à la hauteur de la mission considérable qu'il lui destinait.

Puissant penseur lui-même, puisqu'il a pu achever l'œuvre de son Maître, Pierre Laffitte n'a été qu'un médiocre apôtre. Habile à clarifier les idées les plus abstruses et à les faire pénétrer dans les esprits qui se trouvaient en contact avec lui, par accident, il n'a jamais su rassembler tous ceux qui ont soif de comprendre, ni faire vibrer les cœurs et les conquérir.

Or, au point où en était le positivisme après la mort de son immortel fondateur, ceci importait plus que cela.

Les mesquines questions de personnalités qui divisent actuellement le petit groupe parisien attestent cette insuffisance de Pierre Laffitte, même auprès de ceux qui ont le plus vécu dans son intimité. Il ne rayonnait point.

Ceux-là mêmes qu'il a formés sous son abat-jour

n'ont pu assez se pénétrer, à tout le moins pour y conformer leur conduite, de ce principe essentiel, si bien établi par Auguste Comte, dans sa *Politique*, et qu'il faut leur rappeler dans les meilleurs termes :

« La vraie prééminence personnelle est tellement rare que la vie sociale se consumerait en débats stériles et interminables si l'on prétendait conférer toujours chaque fonction à son meilleur organe, de manière à déposséder souvent le fonctionnaire primitif, sans égard aux conditions d'exercice. Une telle tendance serait profondément/perturbatrice, même dans la hiérarchie spirituelle, où l'aptitude est mieux jugeable. Mais il y a toujours beaucoup d'avantages moraux, sans aucun danger politique, de manifester, en chaque cas décisif, combien différent l'ordre de puissance et l'ordre de mérite. L'estime ainsi accordée au plus digne ne compromet point l'autorité du plus puissant. Quoique saint Bernard fût plus considéré qu'aucun pape contemporain, il savait, comme simple abbé, respecter toujours la hiérarchie ecclésiastique. Saint Paul avait déjà caractérisé encore mieux un tel devoir, en reconnaissant la suprématie officielle d'un apôtre dont il ne pouvait se dissimuler l'infériorité d'esprit et de cœur. Toutes les corporations régulières, civiles ou militaires, offrent, à un moindre degré, de fréquents exemples d'une semblable conciliation entre l'ordre abstrait des individus et l'ordre concret des offices. Le contraste des deux classements cesse alors d'être subversif, et concourt au perfectionnement moral de tous, en même temps qu'il vérifie l'imperfection nécessaire d'un organisme aussi compliqué. »

Les œuvres de Pierre Laffitte sont peu nombreuses, mais substantielles, quoique souvent écrites avec





négligence : *Cours de philosophie première* en deux volumes : I. Théories générales de l'entendement. — II. Lois universelles du monde ; *Les grands types de l'Humanité*, en trois volumes : I. La théocratie. — II. L'Antiquité gréco-romaine. — III. Le Catholicisme : *Considérations sur l'ensemble de la civilisation chinoise*, plus quelques opuscules et quantité d'articles dans la *Revue Occidentale*.

Si Pierre Laffitte n'a pas fait tout le bien qu'il eût pu, dans sa situation, avec ses moyens, on peut dire que Littré, renié d'ailleurs par Comte dès 1851, et tous « les positivistes incomplets » qui « pour se dire intellectuels n'en sont pas plus intelligents » ont fait tout le mal qu'ils pouvaient.

Ils ont émis, on le sait, la grotesque prétention d'être plus positivistes qu'Auguste Comte lui-même, en ne retenant de son œuvre que son support, le *Cours de Philosophie positive*, et la méthode objective, — la Politique, la Morale, la Religion et la méthode subjective étant selon eux en contradiction avec le positivisme même, autrement dire les pitoyables élucubrations d'un esprit que la sénilité fait régresser jusqu'au mysticisme.

La situation académique à laquelle est parvenue Littré a donné du poids à ces odieuses autant qu'ineptes insinuations et les a répandues dans le public. Cette opinion est encore partagée par tous ceux qui n'ont qu'une connaissance toute superficielle du positivisme, ce qui ne les gêne nullement, — au contraire, — pour en juger par paroles et par écrits. Elle est entretenue et propagée, d'ailleurs, par nombre d'universitaires et par les journalistes, « ces gens, disait Comte, qui tranchent dans la sociologie et qui ne savent pas l'arithmétique ».

La religion, la politique et la philosophie positives s'enchaînent et se tiennent. La pensée de Comte, comme toute sa vie, manifeste une admirable unité dans la continuité.

Un universitaire pourtant, M. Lévy-Bruhl, le reconnaît, dans un livre où il ne veut traiter que de ce qui ne brûle pas, j'entends *La Philosophie d'Auguste Comte* : « Il n'y a qu'une et non pas deux doctrines d'Auguste Comte. Depuis les opuscules de sa vingtième année jusqu'à la *Synthèse subjective*, c'est une même pensée qui se développe. » Au reste, Comte avait répondu à ses détracteurs en ajoutant, comme appendice à sa *Politique*, six opuscules de sa prime jeunesse. Toute sa doctrine s'y trouve ébauchée.

M. Lévy-Bruhl a reconnu également que les deux méthodes, objective et subjective, chez Comte, loin de se combattre, s'accordent et se complètent, « comme font aussi les deux « carrières » qu'elles caractérisent. »

Dans la première, l'esprit prévaut ; dans la seconde, le cœur domine. D'abord, objectivement, en savant, il va du monde à l'homme ; ensuite, subjectivement, en philosophe, il va de l'homme au monde. Il y a autant de positivité ici que là. Et il n'y en a pas moins quand il interpose entre le monde et l'homme, pour relier celui-ci à celui-là, l'Humanité.

« J'ai systématiquement voué ma vie, dit-il dans sa *Politique*, à tirer enfin de la science réelle les bases nécessaires de la saine philosophie, d'après laquelle je devais ensuite construire la vraie religion »,

Après avoir réglé l'intelligence, en l'organisant, il y avait à satisfaire les sentiments, en les réglant. « La systématisation des sentiments, écrivait-il à Stuart Mill, est la suite nécessaire de celle des idées, et la base indispensable de celle des institutions. »

On peut comprendre par cœur la Religion positive sans avoir étudié la Philosophie positive; mais il n'est pas possible d'entendre celle-ci congrûment si l'on ne va pas jusqu'à la Politique et la Religion.

## III

## QUELQUES APPRÉCIATIONS.

Pour tous les esprits clairvoyants, non prévenus, Auguste Comte est, à tout le moins, le plus grand penseur du dix-neuvième siècle, celui dont l'influence s'est fait sentir le plus, en profondeur aussi bien qu'en largeur, dans tous les ordres d'activité intellectuelle. Même ceux qui ne prononcent jamais son nom restent imprégnés de sa pensée.

Le 7 août 1859, Sainte-Beuve écrivait à Pierre Lafitte :

... Vous résumez les doctrines d'une École qu'on doit respecter et connaître, qui possède assurément bien des vérités, et qui peut-être en effet (c'est dans ce peut-être qu'est ma plus forte réserve) a plus que toute autre la clef de l'avenir. *Peut-être et qui sait ?* J'en suis là encore.

Dans son livre *La Philosophie d'Auguste Comte*, M. Lévy-Bruhl nous dit :

Par sa philosophie proprement dite, Comte est un « homme représentatif » de son siècle tout entier. Est-il nécessaire de le prouver ? L'histoire intellectuelle de ce siècle en témoigne à chaque pas. De tous les systèmes nés en France au dix-neuvième siècle, celui-là est le seul qui ait franchi les frontières et qui ait fortement marqué de son empreinte des penseurs étrangers. La philosophie de Comte fut accueillie d'abord, en Angleterre et en Hollande, avec plus de sympathie qu'en France même. Stuart Mill, Herbert Spencer, Georges Lewes, Georges Eliot, nombre de philosophes et d'écrivains anglais s'en sont plus ou

moins inspirés. Aujourd'hui encore, elle est défendue en Angleterre par des hommes de grand talent. Aucun philosophe allemand, il est vrai, n'a eu avec Comte les mêmes relations personnelles que Stuart Mill ; mais, en fait, depuis trente ans, l'esprit positif a gagné de proche en proche dans les universités allemandes. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir comme la métaphysique y est délaissée, et quelle méthode y pratiquent les sciences morales et sociales. Dans les pays latins des deux hémisphères, l'influence de Comte s'est exercée avec plus de force encore, en Espagne, au Portugal, dans l'Amérique du Sud. Enfin l'Amérique du Nord a aussi ses sociétés positivistes. Déjà Comte, de son vivant, y avait trouvé quelques-uns de ses disciples les plus dévoués.

En France, la philosophie positive a eu pour « véhicule » principal les œuvres des deux écrivains qui furent en leur temps les plus aimés du public. Renan et Taine, sans être positivistes, ont peut-être fait plus pour la diffusion des idées et de la méthode de Comte que Littré et les autres positivistes ensemble... Renan a parlé de Comte avec une extrême sévérité, et non sans quelque dédain. Il avouait cependant que Comte serait sans doute plus tard un des noms les plus significatifs de ce siècle, et il avait lui-même subi fortement son influence...

Ces deux exemples suffiront peut-être pour montrer le point de diffusion extrême qu'a atteint l'esprit positif.

Cet esprit s'est si intimement mêlé à la pensée générale de notre temps qu'on ne l'y remarque presque plus, comme on ne fait pas attention à l'air qu'on respire. L'histoire, le roman, la poésie même en ont reflété l'influence, et, après l'avoir reçue, ont contribué à la répandre. La sociologie contemporaine est née de Comte ; la psychologie scientifique, dans une certaine mesure, procède aussi de lui. De tous ces signes, il n'est sans doute pas téméraire de conclure que la philosophie positive exprime quelques-unes des tendances les plus caractéristiques de notre siècle.

M. Hector Denis écrit dans une appréciation de *L'œuvre d'Auguste Comte et son influence sur la pensée contemporaine*:

Comte fut le représentant sans égal du génie organique de la France, et l'un des plus humains *des hommes représentatifs* de ce siècle et de tous les siècles. »

Enfin, M. Émile Faguet, dans *la Revue des Deux Mondes* des 15 juillet et 1<sup>er</sup> août 1905, apprécie ainsi Auguste Comte :

... C'est quelque chose surtout que de faire penser, et Auguste Comte est merveilleux pour cela ; c'est le semeur d'idées et l'excitateur intellectuel le plus puissant qui ait été en notre siècle, le plus grand penseur, à mon avis, que la France ait eu depuis Descartes...

« L'influence d'Auguste Comte sur les idées de notre temps a été immense : Adopté presque entièrement par Stuart Mill ; s'imposant, quoi qu'on en ait dit, à Spencer, ou, comme il arrive, coïncidant avec lui et s'engrenant à lui d'une manière singulièrement précise ; dominant d'une façon presque tyrannique la pensée de Renan en ses premières démarches, comme on le voit par *l'Avenir de la science* ; inspirant jusque dans ses détails l'enquête philosophique, historique et littéraire de Taine ; se combinant avec l'évolutionnisme, qui peut être considéré comme n'étant qu'une transformation, — son système a rempli toute la seconde moitié du dix-neuvième siècle, et on l'y rencontre ou tout pur, ou à peine agrandi, ou légèrement redressé, ou un peu altéré, à chaque pas que l'on fait dans le domaine de la pensée moderne. Il a rendu d'éclatants services à l'esprit humain. Personne n'a mieux tracé les limites respectives de la science, de la philosophie, de la religion et marqué le point où l'une doit s'arrêter, où l'autre commence, le point aussi où l'une, sans s'en douter, prend l'esprit et la méthode de l'autre, avec péril de tout brouiller et de tout confondre...

Ailleurs, dans *la Revue bleue*, du 8 août 1896, M. Émile Faguet dit encore :

*Comte et son siècle*, ce devrait être le titre du dernier livre de M. Alfred Fouillée, intitulé : *Le Mouvement positiviste et la Conception sociologiste du monde*. Ce que

ce livre démontre le plus, c'est qu'Auguste Comte n'est ni plus ni moins que le roi de la pensée au dix-neuvième siècle. Il est un monument élevé à la gloire de notre grand philosophe, celui que la postérité considérera sans doute comme la plus grande gloire française du dix-neuvième siècle.

On pourrait multiplier de telles appréciations. Celles-ci suffisent. D'autant plus que, si élogieuses qu'elles soient, pour un positiviste, Auguste Comte est plus encore. Plus et mieux.

G. DEHERME.

(A suivre.)

*P. S. — Ce numéro de nouvelle année devait être consacré entièrement à Auguste Comte et à son œuvre. Je n'ai pu faire tenir un tel sujet en 32 pages. Il m'a donc fallu couper cette étude en plusieurs articles qui paraîtront successivement. La Revue y gagnera de conserver son aspect ordinaire. Dans ce premier article, j'ai parlé surtout d'Auguste Comte ; dans les suivants, je traiterai plus particulièrement de sa doctrine, — non point pour en donner un sec résumé, qui resterait nécessairement insuffisant ; mais pour déterminer quelques personnes à lire les œuvres du Maître sans égal avec un esprit sympathique, c'est-à-dire ouvert.*

---

## NEWMAN

---

On a beaucoup écrit sur Newman ; une dizaine d'ouvrages en anglais et une demi-douzaine en français lui ont été consacrés, et tout dernièrement un nouveau livre, qu'on pourrait définir « pensé en français et rédigé en anglais », vient d'étudier à fond sa personne et son rôle. L'auteur de ce dernier travail, M. Charles Saroléa, est de nationalité belge ; mais,

professeur depuis de longues années à l'Université d'Édimbourg, il s'est angloceltisé autant qu'on peut le faire; nul esprit n'est plus ouvert que le sien aux questions de psychologie comparée et de politique générale; sans se poser en fils soumis de l'Église catholique, il est plein de respect pour tout le grand corps religieux dont Newman était un des plus brillants membres; on peut donc, à sa suite, se livrer à une étude méthodique de cette grande figure (1).

Bien des particularités curieuses sont à noter sur l'homme, avant d'aborder l'écrivain. D'abord son hérédité: par son père il descend d'israélites dont le nom *Neumann* a été anglicisé en Newman; par sa mère, une Fondrinier, il se rattache à des réfugiés français; le restaurateur du catholicisme anglais est donc, chose étrange, un métis de juifs et de huguenots. Ensuite son milieu social: comme le cardinal Manning il était fils de banquier de la Cité; sa bonne santé familiale: il devint nonagénaire, suivi de près par ses trois frères et sœurs; son existence, qui fut tout le temps celle d'un rat de bibliothèque; à peine s'il sortit de l'île pour un voyage en Italie; il ne vécut que pour la pensée et l'apostolat, bien que par une autre singularité étrange, lui, le grand séducteur d'âmes, n'ait pu amener à ses idées ni sa mère et ses sœurs qui restèrent protestantes, ni son frère qui se fit athée.

Comme esprit, c'était à la fois un poète et un phi-

(1) *Cardinal Newman, and his influence on religious life and thought*, par CHARLES SAROLÉA, édité par CLARK (Edimbourg 1908). Les principaux chapitres du livre sont: Pourquoi Newman se convertit au catholicisme romain. — Le conflit entre Newman et Manning. — L'apologétique de Newman. — Pascal et Newman. — Newman fut-il un catholique libéral? — Le cardinal Newman et le modernisme.

losophe, un moraliste et un organisateur, et de toutes façons il se trouvait ainsi prédisposé au catholicisme ; il y avait trois hommes en lui : le théologien porté à la dialectique, le mystique enclin à la haute rêverie et l'homme d'action plein de sens pratique. Ce triple caractère aurait trouvé plus difficilement à se satisfaire dans le protestantisme. La théologie réformée, notamment, est bien étriquée ; c'est dans la grande scolastique médiévale, héritière de la riche tradition des pères grecs et des pères latins, que l'âme d'un vrai théologien (je ne parle pas des magisters de séminaires, mais des grands constructeurs métaphysiques) trouve ses aliments nécessaires. De même son tempérament poétique, qui jeune l'avait fait s'enthousiasmer pour les romans de chevalerie et pour les contes des *Mille et une nuits*, le portait vers le symbolisme catholique lequel n'est pas un pur flottement de songes comme le mysticisme protestant de Swedenborg, mais recouvre une vie brûlante et profonde, celle de sainte Thérèse et de saint François d'Assise. Enfin ce qui lui plaisait dans l'Église romaine, c'était ce sens politique continu, ce souci de la solidité, de la tradition, de l'autorité, qui fait de ce grand corps spirituel un des plus étonnants chefs-d'œuvre de la civilisation humaine. Bien avant, donc, de se convertir officiellement au « papisme », il se trouvait déjà « romain » ; il n'a même pas eu à se tourner, à se déplacer, comme le mot « convertir » l'implique ; il s'est *découvert* un jour catholique, et il l'a dit ; changement ? non : constatation.

Ce n'est pas que son catholicisme n'ait surpris, malgré tout, quelques-uns de ses nouveaux coreligionnaires. Le malheur des événements historiques avait fait que le catholicisme qui, jusqu'au seizième

siècle, méritait, au moins pour nous Européens d'Occident, son beau sens d'universel, était devenu, depuis la Réforme, la propriété un peu trop particulière des nations latines ; quand Newman se rallia à Rome, en 1845, l'épiscopat, en immense majorité, était italien, espagnol ou français ; depuis cette époque, la hausse de la population catholique parlant anglais a accru l'importance de la minorité extra-latine, et aujourd'hui l'Église recommence à prendre le caractère compréhensif qu'elle avait au moyen âge. Mais dans le catholicisme méditerranéen, du milieu du dix-neuvième siècle, l'introduction d'un élément anglais nourri de Bible, féru de parlementarisme, épris de liberté et de *self-control* ne pouvait que jeter de l'émoi. Même parmi les catholiques anglais cet émoi se manifesta ; ils avaient alors pour chef officiel le cardinal Manning, esprit autoritaire comme le sont les Anglais quand ils se mêlent de l'être, et qui se trouva en face de Newman un peu comme Pitt devant Fox, ou Beaconsfield devant Gladstone. Entre des esprits aussi différents et d'ailleurs aussi énergiques, le choc ne pouvait être que violent, et ce n'est pas un des moins beaux côtés de Newman que la résignation inaltérable dont il fit preuve vis-à-vis de l'atrabilaire vieillard ; où un théologien moins maître de ses nerfs aurait peut-être trouvé une occasion de renouveler les éclats de voix des Loyson et des Lamennais, Newman ne se démentit pas de son calme ; Manning, de son côté, ne fit pas dévier la querelle, et s'abstint de ce qu'aurait peut-être fait dans d'autres pays le supérieur ecclésiastique, de suspecter la foi et le zèle de son adversaire ; les insinuations lui auraient été faciles, car Newman avait pris nettement position contre la proclamation de l'infaillibilité papale ; à

voir la façon dont ceux qui, en France notamment, partageaient cette idée furent traités par la presse opposée, il faut se réjouir de ce que la polémique entre les deux leaders du catholicisme anglais ne tomba jamais dans de tels procédés d'hostilité.

L'attention que l'on prête à la doctrine et au rôle de Newman vient en grande partie d'un mouvement d'esprit tout récent. Ceux qu'on appelle les modernistes se sont volontiers abrités derrière l'autorité du grand cardinal, non seulement parce qu'il s'était tenu vis-à-vis du Vatican sur une sorte de réserve, blâmant comme je l'ai dit la proclamation de l'infaillibilité et subordonnant l'autorité à la bonne volonté (on se rappelle son fameux toast : « D'abord à la Conscience, et puis au Pape! ») mais aussi parce qu'il avait exposé en matière théologique une théorie du développement du dogme de laquelle certains peut-être espéraient tirer une atténuation sinon une annihilation de la foi. Mais au fond, ainsi que le montre bien M. Saroléa, il n'y a entre Newman et tel ou tel de ceux que l'on a appelés modernistes que des ressemblances superficielles. Le grand théologien anglais n'a jamais été hanté par l'idée d'éclaircir le mystère, ni de rationaliser le surnaturel, ni d'intérioriser le culte, ni de laïciser les livres saints. Notamment sa théorie du développement a pour but de vivifier le dogme et non de le détruire; si l'Église romaine n'avait été qu'un « cadavre gelé », comme dit Joseph de Maistre de l'Église grecque, elle n'aurait proclamé ni l'Immaculée Conception ni l'Infaillibilité papale.

La mémoire du cardinal Newman ne doit donc pas avoir à souffrir de certains écarts de tels qui se réclament d'elle. Peu à peu la séparation s'opérera entre les éléments assimilables par l'Église et les élé-

ments inassimilables. Dans le monde des idées plus encore que dans celui des faits, tout finit par s'arranger. L'influence de l'esprit anglais, si pratique, contre-balancera celle de l'esprit français trop intellectualiste. Le dogme certes est important pour une religion, mais il n'est pas tout; dans le christianisme notamment, la figure de Jésus-Christ est autrement dominatrice; peut-être ni le newmanisme, ni le modernisme (et ce serait là leur vraie profonde ressemblance) ne lui ont accordé une considération suffisante; le développement du dogme, le principe de l'immanence vitale, la lutte du sacerdoce et de l'empire, tout cela ne vaut pas une simple parabole de l'Évangile. Le jour où on s'en sera rendu compte, on attachera moins d'importance aux « disputes de moines », comme disait Léon X, et aux coups d'étrivières qu'ils méritent, on suspectera moins les théologiens, les séminaires, les évêques et les fidèles; l'Église redeviendra ce qu'elle était: une grande famille cordiale où l'autorité n'intervient que lorsque la nécessité absolue s'en présente, et ce sera un grand bien pour elle, car jamais peut-être les circonstances ne lui ont été plus favorables; ce n'est pas seulement le monde protestant qui incline vers elle, c'est le monde grec; l'univers a soif de liberté; contre le despotisme des gouvernements politiques, l'Église peut redevenir le grand refuge des peuples; qu'elle ouvre les bras, et ce beau nom de *catholique*, elle peut le mériter bientôt!

SAINT-ALBAN.

---

## Revue des Opinions, des Faits et des Idées

---

### LA COOPÉRATION

Dans *l'Almanach de la Coopération française* pour 1909, M. Charles Gide nous apprend qu'on peut estimer à 2.300 le nombre des sociétés coopératives de consommation en France, avec 710.000 familles adhérentes et 225 millions de francs de vente. Cela représente une moyenne de 308 membres par société et 317 francs d'achats par famille. Il y aurait ainsi 70 coopérateurs par 1.000 habitants, alors qu'on en compte 148 en Belgique, 234 en Suisse, 235 en Angleterre, 261 en Danemark et 304 en Écosse.

Il est vrai que si la coopération, en France, devenait une puissance sociale, comme en Angleterre, par exemple, nos parlementaires y mettraient bon désordre. Les syndicats agricoles en savent quelque chose.

### MESURES PÉNITENTIAIRES

Des récentes mutineries des pensionnaires de Maisons Centrales ont rappelé l'attention sur ces établissements indispensables. Nous en avons une vingtaine tant d'hommes que de femmes entre lesquels les condamnés sont répartis, suivant des raisons géographiques. Assurément, c'est là un critérium comme un autre, mais on se demande, du moment que les transports en chemins de fer ne coûtent pas très cher, s'il ne conviendrait pas d'adopter une répartition plus psychologique, par exemple les crimes de violence à part des crimes de ruse, et les faits attestant

une profonde déchéance morale séparés de ceux qui laissent espérer un rapide reclassement du condamné. Pour ces derniers, on pourrait d'ailleurs recourir à l'internement dans des pénitenciers privés, comme celui d'Elmira, près New-York, dont les directeurs auraient droit de libération anticipée et conditionnelle. A plus forte raison pour les délits conviendrait-il d'avoir des maisons d'arrêt bien distinctes. Ce qu'il faudrait d'ailleurs assurer bien plus soigneusement que la répression, ce serait la surveillance et l'occupation des libérés. L'État qui a voulu se charger de je ne sais combien d'industries (le nombre des ouvriers qu'il emploie dépasse 80.000) devrait en choisir une ou deux, la fabrication des allumettes par exemple, qu'il réserverait aux libérés ; ceux-ci seraient sûrs d'avoir un salaire suffisant en sortant de prison, et le travail libre ne pourrait pas se plaindre, puisqu'il s'agirait d'une production monopolisée et d'un métier d'ailleurs peu enviable.

#### L'OLIGARCHIE FINANCIÈRE

Dans les articles que publie *la Grande Revue*, « contre l'oligarchie financière », Lysis cite un écrivain allemand et prend à son compte l'opinion émise :

« Si l'évolution continue avec cette rapidité, le temps n'est pas éloigné où il y aura *plus de pouvoir dans les mains de deux directeurs de banque que dans celles d'un roi.* »

Lysis vise les grands établissements de crédit, et ses raisons, appuyées de faits, paraissent bonnes.

Mais la ploutocratie n'est pas que là. Ce n'est pas là qu'elle est le plus tyrannique et dangereuse.

Lorsque le roi de l'or, au lieu de représenter une

compagnie ne représente que lui-même, sans contrôle possible, sans rien au-dessus de lui, ni Dieu, ni gendarme, pour le contenir, qu'en devons-nous penser, — et redouter ?

#### ENCORE LA PEINE DE MORT

Pour mettre d'accord ceux qui prétendent que la peine de mort est efficace et ceux qui le nient, pourquoi ne recourrait-on pas à la politique expérimentale chère à feu Léon Donnât, qui eut, il y a une quinzaine d'années, son moment de célébrité à la fois comme sociologue et comme conseiller municipal parisien ? Il n'y aurait qu'à laisser chaque Conseil général libre de conserver ou non la peine capitale. Au bout de quelques années, de par la comparaison des départements entre eux, on serait fixé, et la Fée de la Décentralisation serait, d'autre part, enchantée (1).

Du moins, dans cette discussion grave, devrait-on s'abstenir de pantalonades comme celle de M. Camille Pelletan hoquetant en tête d'un grand journal du matin : « Et si Couillard avait été exécuté, il y a quelques jours ! » Avec des *si* on va loin ! Reste, ô penseur ! que l'irréparable reste définitif, — oui ! Même les perroquets qu'on a étranglés, comment leur rendre la vie ?

PAR TOUS.

(1) Il y aurait beaucoup à dire sur cette note qui nous a été envoyée par un de nos lecteurs. L'expérimentation, en sociologie, n'est pas aussi facile. Elle n'est jamais, d'ailleurs, qu'une méthode complémentaire. En l'occurrence, elle ne prouverait pas grand'chose, et elle aurait de multiples et graves inconvénients. Le crime est un phénomène social extrêmement complexe. La peine n'influe pas directement sur lui, ni immédiatement. Pour que l'expérience signifiât quelque chose, il faudrait que, dans les départements, toutes les conditions sociales fussent égales, non seulement dans le présent mais encore dans le passé, et cependant qu'ils soient au moins aussi indépendants les uns des autres que les nations, — ce qui est la quadrature du cercle.

(N. D. L. R.)

## Les Livres qui font penser

---

**A côté de l'École**, par L. DORISON (Dijon). — Au premier Congrès international pour l'éducation morale, tenu à Londres en septembre 1908, on s'est naturellement beaucoup occupé des rapports de la religion avec l'éducation. Les Français, en minorité, ont appuyé la déclaration de M. Ferdinand Buisson, concernant la séparation définitive de l'école et des religions. Mais ce n'était là qu'une négation, et l'on sait trop ce qu'elle a donné jusqu'ici.

M. L. Dorison, en faisant une communication orale sur la commémoration, a voulu être plus positif.

« On peut distinguer deux formes de commémoration : l'une publique, celle, par exemple, qui se pratiquerait à la fin des études primaires ; elle initierait l'enfant de l'école neutre aux responsabilités de l'homme fait, vision raccourci de la condition générale de la vie, comme aussi des orages amoncelés sur notre temps ; l'autre privée, livre du maître, pourrait-on dire, et véritable prière du philosophe, celle de tous les jours et même de tout instant selon le besoin de la conscience, et dont la commémoration ordinaire, celle des grands hommes, n'est que la transposition et comme la mise en menue monnaie : ce serait la commémoration du but de la vie. »

Le positivisme étant une grande doctrine directrice est une religion. « La philosophie pour ainsi dire réformée et descendue jusqu'au cœur » est de la religion. En voulant compléter la déclaration de M. F. Buisson, qui ne se pouvait soutenir devant des étrangers avertis que n'aveugle pas notre esprit de parti, M. Dorison n'en laisse rien. Et c'est pourquoi il a raison, profondément.

Après nous avoir montré comment le symbole commémoré peut agir sur l'esprit et sur le cœur, M. L. Dorison nous présente quelques thèses sur l'idéalisation positive.

« 1. L'idéalisation positive n'est qu'un procédé pratique pour commémorer la valeur idéale des actes. — L'idée a peu d'efficacité sur l'acte, à défaut du concours du sentiment (théorie de l'image kinesthésique).

« 2. L'idéalisation reposerait sur une commémoration

relative à l'état permanent de la vie humaine en général, et particulièrement à l'état social présent de l'Occident.

« 3. Le symbole de la Terre comme d'une mère a pour lui l'autorité d'une tradition. Il exprimerait aujourd'hui l'enfantement d'un monde nouveau.

« 4. Un symbole douloureux stimulerait chez l'enfant la volonté de se rendre utile et ferait naître en lui l'être social. La musique de Beethoven exprime l'ambition douloureuse propre à notre âge.

« 5. La commémoration sociale aurait sa place naturelle à la fin des études primaires. »

Sans doute, on peut revivifier l'école par la religion positive ; mais il y faut d'autres hommes que la plupart de nos instituteurs primaires et professeurs d'enseignement secondaire et supérieur. Comme l'a dit le président de ce Congrès, M. Sadler : « Un pays ne livre point la population de ses écoles à de simples détenteurs de parchemins. » C'est ce que nous avons fait, en France, malheureusement. Et si nous n'y remédions à temps, c'est-à-dire si nous n'en finissons pas promptement avec l'anarchie morale et intellectuelle, on peut prédire à coup sûr que ce pays en crévera, — très laïquement.

**Almanach de la Coopération française, suisse et canadienne pour 1909**, o fr. 40 (éd. par le Comité central, 1, rue Christine). Parmi les articles que contient ce substantiel petit livre, citons : le Mouvement coopératif en France et à l'étranger, par Charles Gide ; Statistique de la coopération en Europe ; les Laiteries coopératives, par Cernesson ; Travail à domicile, par Georges Alfassa ; Office coopératif d'achats en commun, par Daudé-Bancel ; Tableau statistique des sociétés coopératives de consommation et de production de France, etc...

Il y a là, pour les personnes attentives au mouvement social, un précieux recueil de documents.

G. DEHERME.

---

*Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.*

---

14-12 08. — Tours, Imp. E. ARRAULT et C<sup>ie</sup>.



**Bernard GRASSET, Éditeur**

**7, rue Corneille, 7. — PARIS**

---

**DERNIÈRES PUBLICATIONS :**

- EMILE BAUMANN. — *L'Immolé*, roman, un vol. in-16, prix . . . 3 50
- CLAUDE LORRIS. — *Les Nuages s'amoncellent*, roman, un vol.  
in-16, prix . . . . . 3 50
- CONSTANTIN PHOTIADÈS. — *Les Hauts et les Bas*, roman, un vol.  
in-16, prix. . . . . 3 50
- LÉON LAFAGE. — *La Chèvre de Pescadoire* (4<sup>e</sup> édit.), recueil de  
nouvelles, un vol. in-16, prix . . . . . 3 50
- ANDRÉ TUDESQ. — *Les Magots d'Occident*, recueil de nouvelles,  
un vol, in-16, prix . . . . . 3 50
- 

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE SCIENCE  
ET DE DROIT

---

- D<sup>r</sup> GRASSET. — *La Responsabilité des criminels*, un vol. in-16,  
prix . . . . . 3 50
- 

VIENT DE PARAÎTRE :

AUGUSTE COMTE

---

**Discours sur l'ensemble du Positivisme**

Édition du Cinquantenaire, avec notes, sous-titres et table analytique,  
1 vol. de 425 pages. 3 fr. 50

A LA REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE  
2, rue Antoine-Dubois, PARIS

**Bernard GRASSET, Éditeur**  
**7, rue Corneille, 7. - PARIS**

---

VIENT DE PARAÎTRE :

# La Démocratie Vivante

PAR **GEORGES DEHERME**

*(1 vol. in-8 carré de 400 pages. — Prix : 4 fr. 50 ; franco : 5 fr.)*

---

**BLOUD & C<sup>ie</sup>, Editeurs**

**7, Place Saint-Sulpice - PARIS (TÉL. 722-99)**

---

# L'Afrique Occidentale FRANÇAISE

ACTION POLITIQUE

ACTION ÉCONOMIQUE

ACTION SOCIALE

Par **GEORGES DEHERME**

*(1 vol. in-8 carré de 528 pages. — Prix : 6 fr. ; franco 6 fr. 60)*

---

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET C<sup>ie</sup>